

# Les policiers, ces cibles

**VIOLENCE** ▶ La police valaisanne brise un tabou en dévoilant les chiffres sur les agressions dont sont victimes

Textes: CHRISTIAN CARRON  
Photos: CHRISTIAN HOFMANN

Coups, morsures, insultes, menaces: la violence augmente et les policiers deviennent des cibles privilégiées. Pour dénoncer ce phénomène, la police cantonale valaisanne brise un tabou: elle a présenté pour la première fois les chiffres sur les agressions dont les agents (polices cantonale et communales confondues) ont été victimes lors de contrôles ou d'interventions en 2005: 89 cas de violences verbales dont 27 avec agressions physiques, cinq gendarmes blessés et six véhicules de services endommagés.

«Et ce n'est que la pointe de l'iceberg», prévient Jean-Marie Bornet, chef de l'information et de la prévention. «Ces chiffres ne prennent en compte que les agressions les plus graves dont certaines ont fait l'objet d'une dénonciation au juge d'instruction.»

Qui sont ces «casseurs de films»? Quels sont les types de violence? Comment la police se prépare-t-elle pour y faire face?

## Identification

«Ce serait beaucoup trop facile s'il y avait un profil type du «casseur de film», coupe d'emblée Jean-Marie Bornet. On trouve aussi bien des hommes que des femmes, des jeunes, des marginaux ou des enfants-roi pour qui la police représente la première forme d'autorité à laquelle ils sont confrontés.» Autre phénomène moderne qui rend difficile une identification: la violence gratuite. «Avant, on savait à quels ivrognes on avait affaire à la sortie des bals villageois. Aujourd'hui, on balance des coups sans raison, juste pour le «fun».

## Violence

La violence verbale. «De plus en plus fréquemment, les agents sont insultés, traités plus bas que terre.»

La violence physique. «Aujourd'hui il n'y a plus seulement le danger d'un coup, d'un geste imprévisible à l'arme blanche ou à feu. Il y a aussi des gens malades qui mordent les policiers, qui usent de seringues, avec tous les risques de contamination liés.»



CI-DESSUS. Menace à l'arme blanche, à l'arme à feu, à la seringue, les policiers sont confrontés quotidiennement à la montée de la violence.

CI-DESSOUS. A la violence, les policiers répondent par une formation toujours plus pointue.



La violence psychique. «Imaginez des levées de corps dans des drames comme celui du Temple solaire, les avis de dé-

cès aux familles lors d'accidents impliquant des jeunes conducteurs, les interventions lors de suicides, les enquêtes sur la pé-

doctrinalité où les agents sont obligés de visionner des films abjects. Le policier peut bien donner l'impression d'être cos-

taud, chaque situation laisse des traces dans le subconscient qui nous reviennent à la figure à la vitesse grand V.» Autre phénomène qui participe de cette violence psychique, les menaces. «Comme professionnel, on sait qu'on se fera prendre à partie dans le cadre de l'exercice de notre fonction. Mais quand la famille ou les proches sont directement visés, c'est le fondement même de notre engagement qui est remis en question...»

## Formation

Pour affronter cette violence au quotidien, qui s'ajoute aux risques inhérents au métier, les policiers bénéficient de cours de self-défense et disposent de différents moyens de contrainte comme le spray au poivre, le bâton tactique ou encore le pistolet. «L'usage de tous ces instruments est lié à une formation précise et fortement réglementée», précise Jean-Marie Bornet. Formation, le maître-mot de la police aujourd'hui. «L'académie de police de Sava-tan ainsi que le brevet fédéral ont grandement contribué à professionnaliser la formation. Une importance toute particulière est également accordée à la psychologie. Cela se voit également au niveau du recrutement. On ne recherche plus forcément des gros bras, mais des personnes ayant un certain feeling.»

## Coaching

Pour les agents victimes d'agression ou ayant vécu une situation difficile, il est essentiel de pouvoir offrir un service de soutien. A l'inverse des cantons de Vaud, Genève ou Fribourg, le corps de la police cantonale valaisanne ne compte pas de psychologue professionnel dans ses rangs. Pour pouvoir «vider leur sac», une démarche essentielle dans ce métier, les policiers disposent de trois exutoires. «Après chaque intervention, une discussion s'opère dans le cadre de la patrouille avec le chef direct. Si ça ne suffit pas, les collaborateurs peuvent faire appel à un débriefeur (lire ci-contre) ou, en dernier ressort, à un psychologue professionnel mandaté.»

## RECRUTEMENT Intérêt en baisse

La montée de la violence face à la police n'est certainement pas étrangère à la baisse des demandes de documentation.

De 573 en 1999, le nombre de requêtes est tombé à 139 en 2006 (98 hommes et 41 femmes).

Même tendance pour les postulations effectives, passées durant la même période de 276 à 106 (72 hommes et 24 femmes).



«La police est un des piliers garantissant le bon fonctionnement de notre société. Malgré une augmentation des risques et des inconvénients, le métier reste super passionnant, très riche en expériences et en responsabilités», affirme Jean-Marie Bornet.

«Nous sommes au service de la population qui, dans sa grande majorité, reconnaît la valeur de notre action.»

# privilégiées

ses agents. «La pointe de l'iceberg», affirme Jean-Marie Bornet, chef information et prévention.



CI-DESSUS. Moment de stress intense: l'intervention sur les routes. Récemment à Glis, un gendarme s'est fait renverser par un automobiliste ivre.

CI-CONTRE. «Insultes, doigt d'honneur, les agents sont souvent traités plus bas que terre», affirme Jean-Marie Bornet.

CI-DESSOUS. Loin des uniformes, loin des locaux officiels, le débriefing est une discussion informelle mais essentielle pour Markus Rieder, coordinateur de la cellule débriefing de la police cantonale.

## Indispensable débriefeur

La police cantonale compte huit débriefeurs, trois pour le Haut et cinq pour le Valais romand, tous policiers expérimentés, acceptés par leurs pairs.

Ils sont formés par des psychologues ou des psychiatres reconnus et suivent régulièrement des cours de formation continue. «Le débriefing est un entretien mené de manière individuelle ou en groupe (auquel cas le débriefeur est accompagné par un psychologue professionnel) où il n'y a ni stylo ni carnet. Ce qui se dit dans la discussion ne sort pas plus loin», explique Markus Rieder, coor-

dinateur de la cellule débriefing.

«Un débriefing n'est pas une thérapie, nous ne sommes pas des pros. Nous apportons juste un soutien.» Informelle, cette discussion, qui intervient quarante-huit à septante-deux heures après l'événement, répond néanmoins à une méthodologie précise. «Chacun raconte son histoire, du moment où il apprend l'événement jusqu'au terme de l'intervention. Il est important que chaque participant s'exprime. Le débriefeur doit faire dire à son interlocuteur ce qu'il a fait, ce qu'il a pensé, ensuite il es-

sayé de lui faire exprimer le sentiment le plus fort (haine, peur, insécurité, dégoût) puis de l'imager.» La discussion se termine généralement par des propositions d'exercice de respiration, des conseils sur l'alimentation ou le sommeil.

### Le rituel

«On fixe également un rendez-vous pour le «rituel». On se retrouve, on participe ensemble à une activité au terme de laquelle, par un geste symbolique, on clôt l'affaire.» Ce qui n'empêchera pas le débriefeur de reprendre contact avec les personnes quelques semain-

nes plus tard pour s'assurer que tout va bien. «Il faut se méfier des flash-backs», insiste Markus Rieder. «Pas question de jouer avec la santé de nos collaborateurs. Si on sent que quelque chose cloche, on oriente la personne vers un psychologue.»

Créée fin 1999, la cellule des débriefeurs est sollicitée moins de dix fois par année. «Beaucoup de problèmes se règlent par des discussions entre collègues. Les policiers ont également conscience d'avoir choisi une profession où la violence est omniprésente, ils doivent aussi être en mesure d'y faire face.» CC

